Document generated on 07/13/2025 5:30 a.m.

Recherches féministes

L'âge adulte, ses seuils, ses rituels et ses frontières incertaitnes : récits de vie de femmes dans la trentaine

Denise Lemieux

Volume 9, Number 2, 1996

Les âges de la vie

URI: https://id.erudit.org/iderudit/057887ar
DOI: https://doi.org/10.7202/057887ar

See table of contents

Publisher(s)

Revue Recherches féministes

ISSN

0838-4479 (print)
1705-9240 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Lemieux, D. (1996). L'âge adulte, ses seuils, ses rituels et ses frontières incertaitnes : récits de vie de femmes dans la trentaine. *Recherches féministes*, *9*(2), 43–64. https://doi.org/10.7202/057887ar

Article abstract

Considering the general framework of changes in gender and age relations and taking into account those in life courses observed during the last decades, this article presents some contemporary representations of youth and adulthood in women's lives using a phenomenological approach to women's discourses. The 29 life stories of women aged 30 to 40 analysed here belong to a larger body of data gathered during a research on aspirations pertaining to procreation. Behind a diversification of life lines and transitions and a difficulty to find clear indices of entry into adulthood, the analysis finds distinct strategies of articulation between trajectories in schooling, professional activities and private life.

Tous droits réservés © Recherches féministes, Université Laval, 1996

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

L'âge adulte, ses seuils, ses rituels et ses frontières incertaines: récits de vie de femmes dans la trentaine

Denise Lemieux

La création de catégories des âges de la vie est une source immémoriale de symbolisation du temps. Bien que ces figures du devenir humain soient d'abord des métaphores du changement, leur apparence figée était très marquée dans les imageries populaires des degrés d'âge diffusées au XIXe siècle, échos d'une iconographie plus ancienne (Cuisenier 1975). Dans ces illustrations, la vie adulte des femmes était surtout associée aux temps forts de la vie familiale: mariage, naissance, soins domestiques et travaux considérés comme féminins. À Minot en Bourgogne, jusqu'au milieu du XXe siècle, la couturière, la cuisinière, la laveuse renvoyaient à des rôles féminins rattachés à la jeunesse, au mariage et à l'accouchement (Verdier 1979).

Le rite du mariage a constitué longtemps un seuil symbolique d'entrée des femmes dans l'âge adulte, accentuant le clivage social des genres. La fonction d'un rite comme acte d'institution définissant des identités de genre et des rapports de pouvoir a été mise en relief par Bourdieu (1982). À Florence pendant la Renaissance, le faste des célébrations nuptiales au sein des élites marchandes était à la mesure des contrôles établis sur l'épouse par les hommes de la famille à laquelle elle s'alliait (Klapisch-Zuber 1990). Certes, des variations ont existé à cet égard selon les sociétés, et l'histoire de la vie privée révèle de lentes transformations du mariage et de ses rituels, qui ont précédé les désinstitutionnalisations rapides de l'époque récente (Martin-Fugier 1987; Métral 1977; Dandurand 1988; Roussel 1989). Alors que plusieurs enquêtes établissent l'existence actuelle d'étapes et de modalités très variées de mise en couple, qui précèdent ou dans plusieurs cas éclipsent tout rituel (Lapierre-Adamcyk, Balakrishnan et Krotki 1987; Kaufmann 1992; Bernier 1996), sociologues et ethnologues s'interrogent sur les formes inédites et les fonctions des noces contemporaines célébrées dans une partie importante de la population, mais qui surviennent désormais à des moments très variés de la vie des couples (Baillargeon 1987; Bozon 1992; Lemieux et Mercier 1992; Segalen 1993; Segalen et Salitot 1995). Ces changements des rituels conjugaux relevant davantage des choix individuels et des styles de vie que de traditions plus ou moins uniformes et obligatoires ne sauraient nous faire oublier la présence dans les sociétés contemporaines de règles légales et bureaucratiques multiples créant dans presque toutes les sphères de la vie sociale des catégorisations d'âge qui révèlent l'existence de nouveaux mécanismes d'institutionnalisation des

parcours de vie (Mayer et Müller 1986). Définissant minutieusement des étapes de la scolarisation, de l'entrée sur le marché du travail, de la régulation du chômage et de la mise à la retraite, ces règles balisent aussi divers aspects de la vie hors travail largement définis en fonction de l'organisation du travail et des politiques du *welfare*. Les rapports de ces modèles abstraits aux vies réelles demeurent encore largement inexplorés (Kohli 1986). Bien que la multiplicité même des catégories et la complexité des trajectoires puissent laisser croire à une grande latitude des individus dans leur choix de scénarios de vie (Giddens 1994), Meyer (1986) rappelle que l'individu et les figures du soi sont également des produits des institutions. D'origine religieuse, politique ou socioculturelle, les catégories cognitives des âges de la vie relèvent aussi de la pensée de sens commun et de l'inventivité des acteurs et des actrices (Kohli 1986). Sous leurs formes contemporaines, elles sont d'autant plus difficiles à saisir et à analyser que les écrits scientifiques autant que les codes institutionnels, la publicité tout autant que les stratégies des individus contribuent à les façonner (Giele 1980; Giddens 1994; Dagenais 1990). Les changements considérables de la vie des femmes à partir des années 60 laissent bien voir le jeu de déterminants multiples dans la transformation des scénarios de vie au sein desquels les femmes elles-mêmes ont jusqu'à un certain point modifié leurs rôles, transformé les représentations du féminin et réécrit leurs propres narrations.

Dans un contexte d'allongement des études, de participation majoritaire des femmes au marché du travail, de désinstitutionnalisation du mariage et de diversification des styles de vie, de la liberté et des moyens techniques de choisir ou non la maternité et d'en circonscrire le temps dans des périodes relativement précises et restreintes (Modell 1976; Pitrou 1982; Léridon 1995), on peut en effet présumer de l'existence de profondes transformations dans les représentations collectives et individuelles des âges de la vie pour les femmes. Tout en tenant compte du cadre global des changements des rapports sociaux de sexe et d'âge et de la complexification des parcours de vie durant les dernières décennies, nous voulons examiner les conceptions actuelles de la jeunesse et de l'âge adulte pour les femmes en privilégiant une approche phénoménologique qui permet d'aborder les âges de la vie par l'intermédiaire des subjectivités. Des témoignages tirés d'une recherche effectuée en 1991-1992 sur le désir d'enfant (Dandurand *et al.* 1994) permettent d'observer, à travers les récits de trajectoires et les perceptions, souvenirs et interprétations qui s'y greffent, divers changements dans les modalités d'entrée des femmes dans l'âge adulte déjà documentés sur le plan quantitatif (Ravanera 1995; Beaujot *et al.* 1995; Battagliola, Jaspard et Brown 1993; Gauthier 1994). Déplaçant l'angle d'analyse vers l'âge adulte, nous proposons dans le présent article une lecture de ces phénomènes à partir des discours rétrospectifs et prospectifs de femmes qui, âgées de 30 à 40 ans, se trouvent plutôt du côté de l'étape jeune adulte. Sans pouvoir être généralisée, cette analyse qualitative d'un corpus de récits biographiques permet d'ouvrir quelques pistes quant aux représentations et aux catégories à travers lesquelles les parcours de vie, leurs étapes et leurs transitions sont construits et interprétés par des femmes appartenant à une génération charnière par rapport aux changements des modes de vie enclenchés à la fin des années 60 au moment où elles atteignaient l'adolescence.

L'entrée dans la vie adulte: des scénarios en mutation

En dépit de conceptions stéréotypées des âges, les études des parcours de vie des femmes au début du XXe siècle révèlent, comme à notre époque, un certain étalement des âges auxquels étaient effectuées les transitions à la vie adulte dans la population et une diversité de statuts plus grande que n'en laissent supposer les normes et les représentations de l'époque (Lemieux et Mercier 1989). Cependant, les transitions se déroulaient en général selon un ordre identique; les mariages demeuraient des temps forts inaugurant une trajectoire conjugale et des activités se tenant principalement dans l'univers privé. Avec le développement des études secondaires, le siècle qui se déroule voit s'affirmer peu à peu l'adolescence au féminin, puis s'allonger toujours davantage l'étape de la jeunesse à la suite de la prolongation de la scolarisation et de la participation généralisée des jeunes filles au marché du travail. C'est pourtant dans les décennies postérieures aux années 60 que l'on assiste, pour les filles comme pour les garçons, à un certain effacement des seuils symboliques dans les divers parcours (Pitrou 1982; Roussel 1989). Ayant revendiqué des droits égaux et une pleine participation aux sphères sociales, les femmes partagent désormais avec les hommes les incertitudes d'une insertion au travail qui n'a pas suivi l'avancement considérable de leur niveau d'éducation. Par ailleurs, elles participent à des styles de vie découlant de la libération des mœurs et associés à la diversification des formes de conjugalité. Au milieu de ces changements communs aux deux sexes, l'entrée dans la vie adulte prend encore pour elles des voies particulières et différenciées, liées pour une part aux maternités qui impriment une spécificité à la vie adulte de la majorité d'entre elles, comme le suggèrent les trajectoires professionnelles discontinues de celles qui deviennent mères (Beaujot *et al.* 1995; Kempeneers et Saint-Pierre 1992). Alors que ces discontinuités s'atténuent pour les mères des cohortes récentes, les carrières des célibataires sans enfant témoignent d'une similitude plus grande avec celles de leurs collègues masculins. Qu'est-ce qui caractérise les débuts de la vie adulte des femmes dans un contexte d'hétérogénéité des parcours? Selon quelles alternances ou quels amalgames de trajectoires dans les diverses sphères de l'existence s'effectuent les changements d'étapes ou ce qui en tient lieu? Comment sont perçues les transitions à la vie adulte? Quels en sont les signes, les rapports à l'âge et éventuellement les rites de passage?

Les données que nous présentons ici proviennent d'un sous-corpus de l'enquête qualitative réalisée en collaboration auprès d'une centaine d'hommes et de femmes appartenant aux cohortes de la vingtaine et de la trentaine (Dandurand, Bernier, Lemieux et Dulac, 1994)[1]. Les 29 entrevues analysées dans le présent article sont des récits biographiques de Québécoises francophones âgées de 30 à 40 ans, habitant trois villes de régions différentes, dont quelques-unes seulement (plus quelques conjoints) appartiennent à des familles de milieux ethniques ou migrants. Les deux tiers des personnes interrogées avaient des enfants (20) et la majorité vivaient à l'intérieur d'une union au moment de l'enquête (19, dont 3 sans enfant); certaines étaient célibataires sans enfant (6) ou mères d'une famille monoparentale (4). La

---

1. La recherche de Dandurand *et al.* (1994) a été subventionnée par le Conseil québécois de la recherche sociale.

démarche méthodologique adoptée s'appuie sur une mise en perspective de l'objet au regard des situations et des contextes de vie variés (Bertaux 1980; Ferrarotti 1983). Le questionnement sur le désir d'enfant, objet principal de l'enquête, est bien propre à rendre visibles certains éléments de perception entourant les transitions et les trames de vie multiples d'une existence. Nous examinerons ces perceptions telles qu'elles sont exprimées dans les récits portant sur la vie familiale, scolaire, professionnelle et personnelle évoquée dans diverses perspectives temporelles.

Variable selon les sociétés, l'entrée dans la vie adulte comporte un certain nombre de transitions contiguës dans le temps ou réparties sur des années plus ou moins distantes: quitter l'école, s'insérer dans l'univers du travail, quitter la famille d'origine, former un couple, devenir parent (Erikson 1972; Modell, Furstenberg Jr et Hersberg 1976; Galland 1996). On observe au cours de la période 1900-1980, une première tendance à la concentration des moments de transition et à l'homogénéité des pratiques ainsi qu'un rajeunissement des transitions d'ordre familial. Puis, les années 80 laissent poindre un renversement de tendances avec une élévation graduelle de l'âge moyen pour certaines transitions (Stevens 1990; Rajulton et Ravanera 1995). Certains auteurs et auteures ont qualifié de postadolescence les reports de l'entrée dans la vie adulte observés à l'époque contemporaine, mais on y devine aussi une transformation de la vie adulte elle-même encore mal comprise (Galland 1984; 1985; Pitrou 1982; Giele 1981).

Galland (1984, 1985, 1996) de même que Battagliola, Jaspard et Brown (1993) ont souligné certaines différences des trajectoires féminines et masculines à cet égard ainsi que des évolutions différenciées selon les milieux sociaux. La fin des études, le départ de la famille, l'insertion au travail, l'entrée dans la conjugalité et l'arrivée du premier ou de la première enfant obéissent à des contraintes socioéconomiques et renvoient à des stratégies individuelles qui ne sont pas identiques pour les femmes et les hommes et dans les divers groupes sociaux. Les variations observées dans les moments de réalisation des projets de procréation, objet de notre étude, se situent à ce carrefour.

Entre le décrochage et la formation permanente: une fin des études variable mais rarement définitive

Nées entre 1951 et 1961, avant la Révolution tranquille ou au début de celle-ci, les femmes âgées d'une trentaine d'années rencontrées dans l'enquête de 1992 avaient fait leurs apprentissages scolaires à l'adolescence dans le contexte de démocratisation de l'éducation instaurant la gratuité, l'accessibilité des études supérieures et la mise en place des établissements d'enseignement public collégial, soit les cégeps (Dandurand 1990). Contrairement à bon nombre de leurs parents, presque toutes ont terminé leurs études secondaires, acquérant par la suite un métier ou poursuivant des études au collégial et même à l'université. Malgré ces acquis d'ensemble, les parcours scolaires sont souvent marqués de discontinuités. L'abandon des cours après une session ou une année au cégep ou à l'université semble relativement fréquent (9 cas sur 29) et ces abandons sont associés rétrospectivement au désir de travailler, de voyager, d'être autonome, de quitter ses parents, au manque d'intérêt, aux besoins

financiers ou, plus rarement, à la maladie. En certains cas, les études sont reprises et menées à terme. De courtes séquences de travail, des voyages, des périodes dévolues aux maternités, un changement de mode de vie à la suite d'une période de chômage, d'un mariage ou d'un divorce précèdent maints retours aux études, les interruptions occupant des laps de temps plus ou moins étendus. Chez celles qui ont poursuivi leurs études de façon continue, on observe par ailleurs des réorientations en cours d'étude ainsi que l'obtention de diplômes successifs dans des domaines différents. Quelques récits expriment la situation d'incertitude où les nouvelles possibilités de scolarisation offertes placent cette première génération d'étudiantes venant de tous horizons. On peut voir leur propension marquée aux réorientations scolaires comme un véritable trait de la modernité qui se maintient au cours de la vie adulte. Parmi ces femmes aujourd'hui dans la trentaine, presque le tiers sont encore étudiantes au moment de l'entrevue et six autres envisagent d'aller chercher un second diplôme ou d'acquérir une nouvelle formation. Deux femmes venaient tout juste de rencontrer l'«orienteur». D'autres, une fois leurs enfants mis au monde, envisagent de poursuivre un doctorat ou d'acquérir un métier dans un secteur non traditionnellement féminin.

Si les études ou les projets d'études occupent encore une place importante dans les projets sinon dans les activités de la plupart de ces femmes dans la trentaine, la perception de leur âge et leur situation personnelle, en particulier le fait d'avoir des responsabilités familiales, peuvent en modifier la représentation. On s'inquiétera notamment de la longueur des programmes entrepris et réalisés à temps partiel. Après dix ans d'études universitaires et presque autant de certificats, une femme de 40 ans, divorcée et mère de trois adolescents, se dit déçue de se retrouver au point de départ, exerçant le même métier et ayant simplement ajouté «quelques petites fleurs dans son jardin». Une autre qui envisage, à 30 ans, de s'engager dans une démarche de retour aux études craint de devoir limiter ses aspirations:

> Moi, s'il y a quelqu'un qui me dit: L., on te donne 200 $ par semaine pour que t'ailles à l'école», aie, j'y vais demain, je vais y aller, le temps que vous voulez [...] Je veux pas être une éternelle étudiante là, mais j'aimerais ça moi [...] je prendrais ça au sérieux aussi, puis j'ai toujours pensé que [...] Mais en vieillissant, peut-être j'ai moins de temps à perdre, puis t'as moins confiance en ta capacité d'apprendre.

Pour une autre femme, un projet de doctorat qui demande un éloignement durable du foyer et des enfants n'est pas entièrement mis de côté, mais il demeure difficile à envisager.

Par ailleurs, bien que nous ayons affaire à un échantillon plus scolarisé que la moyenne, la scolarisation n'a pas donné lieu, à quelques exceptions près, à la mobilité occupationnelle correspondante (Lemieux 1994). La conjoncture économique défavorable y est certes pour beaucoup, et peut-être aussi subit-on certains effets des structures éducatives mises en place. Mais il faudrait scruter de plus près l'incidence des trajectoires conjugales, reproductives et personnelles sur les délais de l'insertion en emploi. S'y manifestent en effet des stratégies individuelles et des choix de styles de vie révélateurs de transformations dans les représentations de l'âge et de ce qui caractérise la jeunesse pour cette génération de femmes.

Dans cette réflexion sur les seuils de la vie adulte, ce qu'il importe de souligner, par-delà l'élévation généralisée de la scolarité facilitée par la démocratisation scolaire et par la mise en place de structures de formation permanente, c'est qu'il existe une réelle difficulté à reconnaître la fin des études comme marqueur de l'entrée des femmes dans l'âge adulte. Ainsi en est-il de l'insertion en emploi.

Du rapport précoce au travail à l'insertion tardive dans une carrière: des parcours diversifiés et discontinus

Bien que la plupart des femmes de cette étude entretiennent un lien d'emploi, c'est d'ailleurs le cas pour certaines depuis fort longtemps, le rapport à l'emploi est l'envers ou le versant opposé des parcours scolaires évoqués plus haut. Environ le tiers des femmes interrogées ont fait une scolarité continue aux divers ordres d'enseignement, suivie d'un diplôme et d'emplois exercés sans trop de délais dans la filière professionnelle correspondante. À cet égard, les occupations associées au travail de bureau, à la comptabilité et les professions du domaine de la santé et des services personnels correspondraient davantage à cette séquence de transitions successives et rapprochées entre études et emplois. Ces parcours renvoient à la prédominance sur le marché des emplois dits cols roses destinés aux femmes (Descarries-Bélanger 1980). Le rapport au travail est particulièrement précoce (entre 12 et 15 ans) pour quelques filles de milieu populaire dont les emplois s'exercent d'abord dans l'orbite de la famille ou du quartier. Chez les employées qui s'intègrent rapidement au monde du travail après des études de secrétariat, soit entre 17 et 20 ans, on observe des recyclages ultérieurs ou des études poursuivies parallèlement au travail à des fins de loisirs ou de requalification. Les étudiantes de tous les milieux occupent aussi des emplois à temps partiel dans les services, les bureaux et la restauration. Par ailleurs, des femmes de 30 ans et plus possédant des diplômes universitaires ou étant en voie de les obtenir exercent encore pour subsister des emplois de bureau ou des emplois dans le secteur des services personnels, disponibles sur le marché. D'autres femmes participent à des projets de tous genres, aux marges du bénévolat et du service communautaire ou intégrés à la formation scolaire supérieure et rémunérés comme un travail d'étudiant ou d'étudiante. Différents types d'emplois à temps partiel et de courte durée exercés par les jeunes femmes en début de carrière servent aussi d'emplois de dépannage pour les femmes dans la trentaine qui retournent travailler après des maternités, effaçant là encore des signes clairs de statuts d'emplois liés à l'âge. Quelques professionnelles et des employées semblent cependant bien engagées dans une carrière exercée à temps plein et deux ou trois ont obtenu une permanence d'emploi. D'autres encore possèdent une occupation relativement stable ou une clientèle établie assurant la continuité des revenus. Les emplois contractuels et temporaires semblent cependant caractéristiques de la majorité des postes occupés. Entre les deux types d'emplois, il existe cependant des relations inscrites dans les trajectoires.

Outre les effets de la structure du marché du travail, en particulier la dualité des marchés liée à l'âge et au sexe, des éléments de style de vie et de choix personnel se dessinent au sein de quelques parcours discontinus, où la première

insertion professionnelle achevée dans la vingtaine est suivie d'un retrait volontaire. Par exemple, une femme de milieu populaire devenue copropriétaire d'un petit commerce où elle poursuit depuis très longtemps un métier appris pendant l'adolescence vend ses parts dans l'entreprise pour avoir de moindres responsabilités au moment d'avoir un ou une enfant. Une autre ayant atteint 30 ans met sa carrière artistique déjà bien amorcée entre parenthèses pour constituer sa famille et élever ses enfants en bas âge. Quelques-unes adoptent une stratégie de poursuite des études pendant la période des maternités. Dans la majorité des cas, des réaménagements plus ou moins importants des horaires sont effectués ou envisagés. Mais l'abandon d'un emploi ou même d'une carrière peut aussi se faire pour des raisons de style de vie personnel. Ainsi, une jeune professionnelle célibataire quitte volontairement un emploi permanent dans un établissement d'enseignement en région; elle veut échapper aux limites d'un milieu qu'elle estime adapté aux familles, préférant vivre à Montréal à cause des richesses culturelles et des possibilités de rencontres. Une autre jeune femme pratique, au cours de la vingtaine, l'alternance entre quelques années de travail et des périodes consacrées à la pratique d'un art ou à des voyages. Une troisième qui a poursuivi une scolarité avancée l'interrompt à maintes reprises pour travailler, financer ses études et voyager. Étudier ou travailler tout en voyageant permet d'atteindre simultanément tous ces objectifs; trois femmes ont réussi cet exploit, mais le rêve d'un travail à l'étranger est entretenu par bien d'autres. Pour la plupart, partir, c'est d'abord quitter la famille d'origine.

«C'était l'époque où on partait très jeune de chez ses parents»

En même temps que s'instaure un allongement des parcours scolaires et que s'étirent les processus d'insertion dans une carrière, d'autres césures semblent établir des transitions intermédiaires et parfois décisives quant à l'entrée dans l'âge adulte, où se dessine peut-être une survivance des anciens seuils. Le départ de la famille d'origine tient un tel rôle dans plusieurs récits. Selon Rajulton et Ravanera (1995: 127), le départ du foyer familial, plutôt que le mariage, est devenu un important rite de passage à l'âge adulte et à l'indépendance. Pour certaines, il est lié aux déplacements effectués pour les études. Pour une bonne moitié, ce départ s'accompagne de la formation d'un couple. Il est également associé au travail salarié qu'il jouxte ou au simple fait d'avoir 18 ans.

Pour les jeunes filles des années 70-80, les départs de la maison familiale subissent l'influence, à la fois de la réforme du système scolaire, de l'état du marché du travail et de nouvelles normes qui favorisent une multiplication des expériences. Des valeurs d'autonomie sont réitérées dans plusieurs récits, peu importe l'âge auquel la transition s'effectue. L'âge médian est de 20 ans chez les femmes pour les cohortes canadiennes nées à la fin des années 50 (Rajulton et Ravanera 1995: 128-129). Dans le groupe étudié, le départ de la famille d'origine s'étale de l'âge de 17 ans à 25 ans. Bien qu'on ne puisse relever de façon absolue les différences de milieux, elles sont par ailleurs perceptibles dans l'ensemble des parcours. Combiné avec les motifs de départ mentionnés, le moment de la «décohabitation» laisse entrevoir des variations sociales tributaires de conditions économiques et socioculturelles. C'est à la fois dans les milieux populaires et dans les régions périphériques que nous observons des départs

relativement précoces de la famille, à 18 ans ou moins. À l'exception d'un départ pour leurs études, les filles de classes moyennes et bourgeoises des milieux urbains semblent quitter leur famille un peu plus tard, à 19, 20 ou 21 ans et même parfois à 23 ou 25 ans, ce qu'on peut relier à une scolarisation plus longue, mais qui révèle aussi des rapports «intergénérationnels» un peu moins conflictuels. Sans pouvoir démêler l'écheveau des motivations multiples et l'ordre des événements qui se succèdent rapidement et rebondissent l'un sur l'autre, nous allons explorer un certain nombre de circonstances et de motifs de départ évoqués dans les récits recueillis.

Les départs pour les études se font par l'intermédiaire de séjours en résidence, au pensionnat, mais aussi par le regroupement des fratries dans un logement. Vivre chez une cousine ou avec des frères et sœurs permet de réduire les problèmes d'adaptation des jeunes ruraux ou des adolescentes de petite ville partis étudier au loin. On retourne chez soi les fins de semaine, l'été, avant de prendre définitivement son envol. Une norme sociale favorisant l'autonomisation rapide par rapport à la famille d'origine s'affirme davantage en milieu populaire, surtout là où les conditions de vie se prêtent peu à une longue jeunesse constituée en moratoire:

> J'avais décidé que je voulais arrêter pour un an parce que j'avais envie de faire autre chose que d'aller à l'école. À ce moment-là, je venais tout juste d'avoir 18 ans. C'était aussi l'époque où on partait très jeune de chez ses parents, on collait pas à la maison, on voulait tout de suite avoir sa place, son coin, etc. [...] Et j'avais décidé de partir en fait après ma première année de cégep, je voulais aller voir un peu qu'est-ce qui se passait ailleurs, dans le grand monde. Donc, je suis partie avec une copine, à X en Ontario, imagine-toi le grand monde!

Si un simple voyage accompagné d'une expérience de travail est suivi ici d'un retour et de la reprise des études collégiales, le départ peut répondre à un contexte familial invivable et s'avérer définitif:

> C'était tellement une espèce de milieu fermé, clos, où t'avais l'impression qu'il n'y avait rien de possible que [...] il fallait que je m'en sorte. Puis je pense que très très vite, je me suis enlignée sur l'autonomie. Et en fait quelque part aussi ma mère est un exemple pour moi, parce que contrairement peut-être à bien des gens, ma mère, elle travaillait, elle a toujours travaillé. Alors, je me suis jamais imaginée [...] sans avoir à travailler un jour. Pour moi, c'était comme la logique totale, tu sais: je vais travailler, c'est certain. C'est juste que j'avais hâte d'avoir ma maison. Ça, j'avais hâte d'avoir mon espace à moi, mes affaires.

Peu importe le milieu social, les problèmes familiaux semblent directement à l'origine de quelques départs précoces. Une des répondantes dont le père est alcoolique explique ainsi les motifs d'une fugue: «C'est un milieu où je voyais bien que ça ne marchait pas. Alors moi, à 16 ans, j'ai fait mes valises puis je suis partie.»

Plusieurs départs s'effectuent dans le contexte de la formation d'un couple. Mais la décision de se marier ou de cohabiter avant la vingtaine peut s'accompagner du désir exprimé de s'éloigner de parents qui n'acceptent pas les valeurs et les styles de vie des jeunes:

> On a décidé ça un soir, on était avec des amis, on était au cégep, on était quatre puis on a dit: «Pourquoi on se marierait pas, puis qu'on partagerait pas l'appartement?» Parce que, on travaillait juste les fins de semaine, tous les quatre. Et c'est ce qu'on a fait, on s'est marié tous les quatre le même jour, puis on a habité tous les quatre dans un grand logement pendant un an. Si j'avais eu un milieu familial plus réceptif aux études, je ne me serais peut-être pas mariée si jeune. C'est-à-dire que, pour mes parents, il faut se replacer aussi dans le contexte, on est en 70-71, il y a la crise d'octobre, mes parents vivent ça dramatiquement [...] puis c'est des confrontations de valeurs au niveau de la sexualité [...] Donc, pour moi, je pouvais pas entrevoir de partir de chez nous sans [me marier]. Aller vivre avec J., ça se faisait pas en 70.

Partir au début de la vingtaine semble plus fréquent dans les milieux moyens et aisés. Là où la vie avec les parents s'accompagne de tolérance aux valeurs des jeunes, le départ de la famille d'origine peut se produire assez tard: c'est le cas d'une fille de chaque milieu.

Le temps des voyages: rite de passage ou style de vie

L'arrivée des 18 ans ou la fin des études à 21 ans semblent donner à quelques-unes un certain signal de départ de la famille. Un voyage permet d'assumer une première distanciation. Au retour, on s'installe avec une copine, avec un ami du quartier ou avec un conjoint:

> Quand j'ai fini à 21 ans, le temps était à partir, aller en Europe pendant trois, quatre, cinq ou six mois, tu sais; donc, j'ai travaillé un peu sur des projets ou [...] comme recherchiste peu importe, pas très longtemps, puis là je suis partie avec ma copine en Europe, quatre mois; et quand je suis revenue j'ai habité un an chez M., qui est une autre copine, qui avait étudié avec moi à X et l'année d'après j'ai rencontré mon conjoint. Donc j'ai quitté ma famille et en rentrant j'ai dit non, je ne reviens plus ici, je ne reviens plus vivre ici.

Des éléments de la conjoncture économique favorable de l'époque de ses 20 ans sont évoqués par une répondante proche de la quarantaine:

> À l'époque où j'étais jeune fille, on avait une conjoncture économique merveilleuse, j'étais partie trois mois en ayant donné ma démission, partie en Europe en voyage, je reviens [...] Tu rentres, t'as pas de job [rires]. Mais ça ne se voit plus. Ça, ça s'est vécu un temps là, c'est fini.

Une autre rappelle plutôt ses départs sauvages, quittant sans avertir logement et emploi, pour aller faire la cueillette des fruits dans l'Ouest canadien ou même travailler sur une plate-forme de forage en Alberta, à la recherche d'air pur, de liberté. Rite de passage, début ou arrêt de la carrière, le voyage peut devenir une véritable quête, sinon un mode de vie. Une jeune femme très scolarisée conserve pendant plusieurs années un emploi intéressant mais précaire, qui lui laisse une entière liberté de voyager:

> Pendant une période, je dirais [...] entre 23 ans et 28-29 ans, je voyageais à toutes les années. Oui, toutes les années là, je faisais un long voyage, je souhaitais même vivre ailleurs, j'aurais beaucoup aimé ça. J'ai voyagé [...] en fait j'ai fait pas mal l'Europe, sauf les pays du Nord. J'ai fait pas mal toute l'Afrique du Nord, le Moyen-Orient, l'Amérique centrale un petit peu [...] les États-Unis, je les ai faits aussi.

C'est autour des voyages qu'une autre jeune femme organise sa vie au cours de la vingtaine délaissant ses études collégiales pour un emploi dans les transports. Elle est mariée à un employé du même secteur d'emploi, et tous leurs loisirs sont orientés vers l'exploration du monde. Ils vivent au présent d'amour, d'eau fraîche et d'aventure:

> Nous, c'était comme: c'est maintenant qu'on a notre plaisir. On voyageait beaucoup, beaucoup, toutes nos économies passaient sur les voyages, on partait [...] à tous les mois. On partait une semaine par mois en voyage.

Les voyages et les rêves de voyages n'excluent pas l'élaboration de projets familiaux, mais la faculté de saisir la première occasion pour sortir du quotidien demeure le privilège de celles qui n'ont pas encore de responsabilités professionnelles et familiales.

> On est parti un mois et une semaine à Paris, trois semaines au Portugal, et ç'a été [...] comme ça! On marchait dans les rues de Porto, c'était, il y avait pas d'itinéraire vraiment ou on s'en faisait de temps en temps, mais tu sais, ce goût de [...] partir puis de voir, puis de regarder finalement les gens vivre là, tu sais, tout ce qu'il y a à voir et tout ça. Puis je partirais encore si c'était pas que là, bien, tu sais, t'as un enfant de 3 ans et demi, puis là il y en a un autre qui arrive.

Partir étudier ou travailler à l'extérieur constitue une étape importante de formation sur les plans professionnel et personnel. C'est parfois pour suivre un conjoint ayant choisi d'étudier ou de travailler dans une autre ville, une autre province, un autre pays que des femmes effectuent de tels voyages. Qu'ils se déroulent à l'intérieur d'un séjour d'études ou d'une expérience personnelle de découverte du monde, avec ou sans conjoint, les voyages de la vingtaine peuvent paraître, à l'instar des études prolongées, une expression achevée du moratoire de la jeunesse. Cependant, quelques femmes déjà avancées dans la constitution de leur famille poursuivent de telles expériences ou en font le pivot de leurs projets futurs. Cette fascination pour l'ailleurs, qu'il s'agisse des destinations touristiques ou de séjours d'études ou de travail, symptôme de l'élargissement des frontières accompli avec la modernisation, n'est pas seulement un trait propre à cette génération. Les voyages recherchés et expérimentés par plusieurs au temps de la jeunesse jouent un rôle majeur dans l'exploration de soi qui conduit à la vie adulte (Giddens 1994). C'est au terme de cet accomplissement par le voyage que quelques répondantes évoquent l'entrée dans la parentalité comme relevant d'une autre étape de vie.

La formation d'un couple, un processus et ses rituels

Dans un contexte de libéralisation des mœurs, où la sexualité fait partie des relations amoureuses de l'adolescence, la recherche d'un conjoint avec qui un projet de vie à plus long terme peut être envisagé se fait par étapes graduelles et parfois avec des conjoints successifs. Les femmes de cette cohorte ont vécu au confluent de styles de conjugalité changeants et un tiers d'entre elles témoignent de l'influence de la famille d'origine sur leur rituel d'entrée dans la conjugalité. Les unions avec enfant constituées dans la première moitié de la vingtaine révèlent une adhésion plus ou moins intériorisée au modèle du mariage religieux privilégié par leurs parents.

Au moment où nous les avons rencontrées, onze femmes sont mariées, huit vivent en union de fait, quatre sont divorcées ou séparées et six sont célibataires. Il est à noter que ces répartitions désignent le statut conjugal et le mode de résidence du moment. Dans sept cas, l'union actuelle est une seconde union.

Si on observe quelques unions qui se sont déroulées selon la séquence départ-mariage-naissance, les histoires conjugales du corpus étudié révèlent une grande diversité de modalités de mise en couple, ce qui rend difficile tout essai de typologie. La plupart des femmes disent qu'elles souhaitaient vivre en couple et avoir des enfants, et le mariage comme tel faisait partie des projets explicites d'une partie d'entre elles au temps de leur jeunesse. D'autres vont se marier après une expérience heureuse de cohabitation selon un rite plus intime que social quand surgit un projet d'engagement à plus long terme. L'enfant devient alors le signe de cet engagement. Si sa venue occupe des plages de plus en plus réduites des parcours de vie, l'enfant constitue tout de même pour nombre d'entre elles le signe tangible de l'entrée dans l'âge adulte.

Comme c'est le cas dans la population canadienne et québécoise pour la même cohorte (Duchesne 1993; Beaujot *et al.* 1995), c'est parmi les couples mariés au cours de la vingtaine que sont nés la plupart des enfants de l'échantillon. Dans les récits de trajectoires conjugales, le mariage constitue un rituel associé au projet de formation d'une famille, ce qui le distingue des cohabitations davantage associées au temps des études. Malgré cette polarisation d'ensemble, les nuances s'estompent entre mariages et unions consensuelles quand on tient compte des mariages contractés au temps des études, sous l'influence de parents qui auraient mal vu une cohabitation, et des mariages décidés après la conception d'un ou d'une enfant et quand on tient compte également des unions libres où se forme peu à peu un projet du type familial.

Des étapes plus ou moins longues d'insertion dans une carrière pour chaque membre d'un couple, des projets non partagés dans certains cas sont autant d'écueils au maintien de relations affectives durables. Des liens formés à l'adolescence et qui se transforment en une cohabitation semblent en particulier se heurter soit aux difficultés du quotidien et du partage des tâches (Kaufmann 1992), soit aux projets de procréation différés par l'un et non par l'autre. Devenir enceinte au début de la vingtaine dans un contexte d'instabilité amoureuse et occupationnelle mène quelques jeunes filles à la décision d'interrompre une grossesse non voulue, ce qui est suivi dans plusieurs cas de la dissolution de leur couple. Ne pas se sentir prête pour cette expérience (ou plus tard se

sentir prête) renvoie à des dimensions d'insertion, de stabilité conjugale et de maturité personnelle.

Pour celles qui ont acquis tôt dans leur vie le projet de vivre en couple et de fonder une famille, la question de la forme de leur couple ne se pose pas et c'est portées par la culture familiale d'origine empreinte de principes religieux qu'elles se marient. Mariage, achat d'une maison, arrivée d'un ou d'une enfant quelques années plus tard, cette séquence d'événements est suivie d'une ou deux autres naissances. D'autres qui sont aux études ou travaillent se marient et reportent leur projet d'enfant de quelques années et même jusqu'à la trentaine. Ces mariages sans enfant se rapprochent alors souvent des unions de fait par leur style de vie.

Se marier à 21 ans en dernière année d'études de premier cycle (baccalauréat), ce n'était pas pour obtenir un «prêt-bourse» comme c'était la mode, précise l'une d'elles, ce n'était pas non plus pour avoir des enfants, car son conjoint et elle étaient trop jeunes et n'en avaient pas parlé, c'était plutôt pour «faire un bout ensemble». Et malgré une première «année de concubinage», les jeunes partenaires savaient que leurs parents n'auraient pas approuvé une mise en ménage sans mariage, ni un mariage civil, dit «mariage à moitié».

Pour d'autres, l'enfant puis le mariage suivent une cohabitation, parfois plusieurs. C'est sur un ton humoristique que l'une d'elles évoque sa première cohabitation, où l'amour fou est suivi d'un complet désenchantement. N'aimant pas rendre des comptes sur ses allées et venues, elle s'accommode mieux de l'amoureux suivant, moins «collé à ses pantoufles», à cause d'un métier de pilote. Mais peu à peu, il «apporte ses bas», il «apporte ses skis». Au moment où il s'installe dans la même ville et discute enfants et famille, le couple se défait parce que, dit-elle, ils ont «pris des chemins divergents». En réalité, elle avait noué entre temps un lien avec son actuel conjoint, avec qui elle envisage de vivre toute sa vie. Une grossesse non planifiée et non désirée survenue dans le cadre de cette union durable sera menée à terme, car il lui en exprime le désir et elle sait qu'il sera père «à 51 p. 100». Après la naissance de l'enfant, mais uniquement dit-elle pour signifier l'authenticité de ce lien amoureux unique dans sa vie, elle choisit de se marier.

Une autre femme s'interroge sur les raisons de son mariage après plusieurs années de cohabitation. Enfin, l'une d'elles raconte pourquoi elle et son amoureux ont décidé de se marier après une année d'un stage à l'étranger, elle qui pourtant n'aime ni les mariages ni les cérémonies:

> Puis à un moment donné, bien, on a eu une bonne discussion, je me rappelle, on était dans un parc là, c'était comme se dire: «Oui, je veux rester avec toi», ou bien non. Tu sais, si ç'avait été non, bien, ç'aurait voulu dire que, bon, chacun aurait pris sa route peut-être de son côté. Le mariage, c'était juste pour se dire: «Bien, écoute, je tiens à toi, puis j'ai envie de rester avec toi.» C'était un peu ça qu'on a voulu se signifier. Puis on s'est mariés à la mairie avec deux amis qui sont venus comme témoins, puis ç'a été tout simple.

Si le mariage civil vient ici sceller le lien intime d'un couple pour qui les enfants sont prévus et font partie du bonheur de la vie, pour ceux et celles qui

n'envisagent pas le mariage, par principe ou par idéologie, un projet d'enfant partagé leur paraît l'expression par excellence du lien amoureux:

> Ça a stabilisé en quelque part le fait que je sois avec ce gars-là, parce que quand tu fais un enfant, que tu as un enfant en commun avec quelqu'un, tu as un lien que tu peux cumuler; il est là, c'est pas un contrat de mariage, c'est vraiment un lien physique, parce que tu as un lien physique avec un enfant là, j'ai eu le premier enfant à 28 ans.

En l'absence de rituel, l'enfant même apparaît comme un des signes d'une confiance accordée à l'autre, un projet parmi d'autres projets communs. Dans un contexte plus aléatoire peut-être de deuxième ou de troisième union, le pacte conjugal peut n'être plus associé au couple, dont on sait la fragilité, mais à la pérennité d'un lien paternel, qui pour la femme fonde la confiance permettant de mettre un ou une enfant au monde.

Devenir mère: un moment décisif de l'entrée dans la vie adulte

Peu importe l'âge, la parentalité constitue un moment décisif d'entrée dans la vie adulte avec la modification qu'elle enclenche des positions dans l'ordre des générations et la prise de responsabilité qui l'accompagne. L'enfant est donc un signe visible et irréversible d'entrée dans l'âge adulte. La variété des destins féminins à cet égard est très grande non seulement entre mères et «non-mères», mais selon les âges auxquels la première maternité survient et selon ses contextes d'exercice. Cela renvoie au lien conjugal et aux formes de partage de la parentalité, au nombre d'enfants, mais aussi au maintien ou non d'une activité salariée et à la poursuite éventuelle des études. L'âge moyen à la première maternité était de 26,1 ans en 1991, mais il était légèrement plus bas entre 1975 et 1985, quand la majorité des femmes de cet échantillon ont donné la vie pour la première fois. Tout de même, il se dégage de cet ensemble des groupes de parcours similaires, qui semblent confirmer l'hypothèse de maternités précoces et de maternités tardives, répondant à des conditions différentes de scolarisation et d'insertion professionnelle et à des sous-cultures légèrement différentes concernant, entre autres, le type d'union privilégié et les normes d'âge à la parentalité. Le choix d'avoir des enfants jeunes et rapprochés s'accompagne au départ d'une vision familialiste de la procréation et d'une insertion professionnelle rapide suivie d'un retrait plus ou moins long au moment des naissances. Le choix d'une maternité moyenne ou tardive est davantage présent dans les situations de longues études ou d'insertion professionnelle lente et quand on veut multiplier les expériences personnelles avant d'accepter des responsabilités parentales. Les trajectoires de procréations tardives ou les situations d'infécondité se retrouvent aussi là où les familles d'origine comportaient des problèmes graves interférant avec l'émergence du désir d'enfant (Lemieux et Bernier 1994).

Quelques femmes ont réalisé l'objectif d'avoir des enfants jeunes dans un contexte asymétrique de division des rôles et malgré une pression financière sur les ressources familiales découlant d'un salaire unique. Elles attendent d'être moins accaparées par leurs tâches familiales pour s'engager dans d'autres activités. D'autres ont tenté de maintenir un lien d'emploi et ont abandonné pour

des raisons liées à la santé de leur enfant ou à cause de difficultés à obtenir des services de garde.

Il existe enfin des trajectoires maternelles précoces accompagnées d'une implication maintenue dans une profession. Un récit de cette nouvelle façon de s'établir témoigne d'une identité adulte appuyée sur un modèle familialiste redéfini selon le partage dans le couple et le recours à la garde. Au-delà d'une image globale de réussite, une jeune mère professionnelle reconnaît qu'avec trois enfants à 25 ans, une carrière à construire, des études à terminer, ses premières années de vie conjugale ont été plutôt rudes. Au début de la trentaine, elle rêve d'une seconde carrière dans un domaine moins stressant, dans l'enseignement d'un art qu'elle pratique aujourd'hui comme un loisir. Elle anticipe enfin une retraite jeune où son conjoint et elle pourront enfin voyager.

Quelques femmes ont eu des enfants sans l'avoir désiré. C'est le cas de trois femmes devenues enceintes très jeunes (à leur avis), entre 18 et 21 ans, soit par défaut de contraception, soit pour répondre aux attentes d'un conjoint plus âgé. Tous ces cas sont suivis de divorces ou de séparation après quelques années ou peu après la naissance. Si la maternité semble avoir constitué un passage rapide à l'âge adulte pour ces jeunes mères, quelques pères jeunes et non établis professionnellement donnent divers signes de fuite devant leurs responsabilités familiales. Deux de ces jeunes mères disent avoir facilement intégré leur enfant unique dans leurs projets de vie subséquents. L'une qui a vécu la garde partagée avec maintien du lien paternel et qui a poursuivi ses études n'envisagerait d'avoir un ou une autre enfant que dans un contexte conjugal lui donnant l'assurance d'un soutien similaire. Celles qui, au contraire, ont divorcé d'un conjoint n'ayant pas exercé de rôle paternel auprès de l'enfant attendront une dizaine d'années avant d'accepter une grossesse dans une seconde union.

Pour celles qui voulaient des enfants mais ont reporté le temps de la maternité après la fin des études et de l'insertion professionnelle ou ont simplement attendu la rencontre d'un conjoint susceptible de partager la parentalité et ses responsabilités, l'arrivée d'un ou d'une enfant entraîne un changement abrupt d'existence qu'on décrit comme heureux mais difficile à vivre. Le sentiment d'avoir réalisé auparavant ses rêves de jeunesse, d'avoir achevé ses études et d'avoir trouvé son identité semble aider à accepter la responsabilité parentale:

> Parce que je pense qu'un enfant ça change drastiquement une vie; ça c'est mon opinion. Mais quand on fait le choix, à deux, parce que c'est pas tout seul, mais quand on est deux à faire le choix, je pense que, à ce moment-là, il y a pas de problème, on a agrandi la famille puis c'est d'autant mieux. Puis là on a recommencé à voyager cette année.

Chez celles qui accèdent tardivement à la maternité, qui hésitent à franchir ce passage et enfin chez des célibataires qui aimeraient devenir mères, mais n'ont pas de conjoint, le passage de la trentaine déclenche une sonnette d'alarme qui avive et parfois fait surgir un désir jusque-là peu ressenti.

Avoir 30 ans: l'âge comme seuil

Bien qu'on puisse voir l'évocation très fréquente des 30 ans dans les récits comme une rationalisation après coup de situations obéissant à des contraintes structurelles – scolarisation poussée, insertion dans une carrière, condition économique défavorable –, les discours nombreux sur le passage des 30 ans semblent révéler l'existence d'un seuil construit socialement comme un nouvel âge d'entrée dans la parentalité, ou du moins comme sa limite.

> Moi, à 30 ans là, j'ai senti que, à 30 ans là, les questions, au niveau des enfants, là, ç'a été comme [...] Oui, la trentaine. Puis plus évident à 35. Là, à 35 là, c'est, c'est, on dirait que c'est le point, pour moi là, c'était comme le pied du mur là. Je sentais que, bon, 40 s'en venait, ah! là... c'est [...].

Avec la conscience d'une limite ultime à la reproduction féminine après 35 ou 40 ans, selon un seuil défini médicalement mais en voie d'expansion (Langevin 1984), la fin de la trentaine semble constituer une borne qui réduit encore la plage de temps possiblement dévolue à la reproduction. Parfois, le critère de l'âge est nié au nom de la possibilité de constituer une famille par l'adoption:

> Si j'ai envie d'avoir d'autres enfants, si j'avais, je sais pas moi, 40-45 ans, je me dis, je me dis pas qu'il faut que j'aie des enfants, que, bon, je sens pas mon horloge biologique comme étant déterminant dans mon désir d'enfant. OK. Si à 40 ans ou à 42 ans, ou à 43 ans, j'ai toujours pas eu d'enfant, puis que j'en veux un autre, bien, j'en adopterai.

Dans quelques témoignages, la limite d'âge quant à la maternité est repoussée au-delà de 35 ans, mais surgit alors le fantasme de la difficulté à élever un ou une enfant quand la répondante ou son conjoint arriveraient à l'âge de la retraite:

> Je veux rencontrer quelqu'un, bon, de mature puis d'un certain âge, si lui a 38 puis 40 ans là, dans cinq ans, il en a 45, ça veut dire que quand il tombe à sa retraite, l'enfant a juste 15 ans. Tu sais, c'est un «pensez-y bien» aussi là, quand tu veux faire une retraite, tu veux vivre des choses, je veux dire, puis t'as un enfant qui s'en va au cégep là...

Peu importe que ces représentations contemporaines des âges de la vie résultent de conditions sociales particulières ou de modèles liés au mythe de la jeunesse, le temps restreint associé à la reproduction après 30 ans, selon cette conception des maternités tardives, laisse peu d'années pour qui ne possède pas d'emblée les conditions pour réaliser son désir d'enfant. Dans ce contexte, les célibataires rencontrées connaissent, tout comme celles qui vivent en couple le ressentent au moment de franchir le seuil de la trentaine, une mutation de leurs perspectives temporelles qui exerce une pression sur leur projet de procréer et sur le désir lui-même:

> J'ai l'impression que à un moment donné, après 30 ans, il s'est passé quelque chose. Je me suis... je me suis regardée de façon, je dirais, plus... plus objective dans le sens où j'ai eu une certaine prise de conscience de qui j'étais, puis bon, je sais pas moi, j'avais plus confiance en moi; j'ai commencé à... m'apprécier comme personne, puis je pense que à partir de ce moment-là, ça a... une certaine sagesse aussi, une certaine satisfaction de ce que j'avais fait jusqu'à maintenant dans ma vie.

Enfin, si certaines mères parlent de leur période de maternité ou de leur vie avec des enfants comme d'une étape, on ne saurait saisir la périodisation de cette étape de vie sans évoquer aussi la décision d'y mettre un terme par une stérilisation une fois les objectifs familiaux atteints. Dans douze couples, la conjointe ou le conjoint est stérilisé et plusieurs couples prévoient prendre cette décision. Dans ce cas, l'âge mais aussi l'image du vieillissement ou du devenir personnel associé à des projets personnels concurrents sont souvent évoqués pour délimiter un au-delà du temps de la maternité.

Conclusion

Dans les sociétés contemporaines où les segments d'âge jouent un rôle grandissant dans la structuration de la pyramide sociale, la multiplication même des catégories élaborées autour de certains groupes d'âge et de leurs styles de vie a suggéré à plusieurs l'apparition de nouvelles étapes de l'existence. À chaque bout de l'échelle des âges, des périodes inédites surgissent dans les représentations: postadolescence, nid vide, troisième âge, quatrième âge. Sans avoir pour autant des référents univoques, ces étiquettes sont devenues presque familières, tant dans la culture scientifique que dans la culture populaire. Éphémères ou durables, l'invention de ces catégories d'entrée dans l'âge adulte ou de sortie de celui-ci et leurs représentations dans le langage commun ou scientifique révèlent notamment l'infini pouvoir de différenciation culturelle autour de certains phénomènes, en l'occurrence les catégorisations d'âge, dont la diversification actuelle contraste avec la tendance au nivellement observée dans d'autres domaines de l'analyse sociale: la tendance à l'égalitarisme observée dans les rapports de sexe, auparavant (et encore largement) source de clivages sociaux, et la tendance à l'atténuation des différences entre les classes, qui ont conduit quelques personnes à parler de «moyennisation» de la société.

Observant les références aux jeunes dans les discours des programmes gouvernementaux, Lucie Dagenais conclut au rétrécissement de l'âge adulte et à une véritable inversion de l'échelle des âges dans les représentations étatiques au cours des dernières années, masquant en quelque sorte les rapports «intergénérationnels». Cela rejoint des observations que nous avions faites sur les visions des adultes à propos des jeunes contenues dans des œuvres littéraires récentes (Lemieux 1987). On pourrait considérer que les témoignages analysés révèlent des phénomènes de perception analogues en ce qui a trait aux parcours de vie des femmes où l'on observe à la fois le brouillage des seuils d'entrée dans l'âge adulte et une multiplicité des choix qui côtoient d'évidentes contraintes de tous ordres.

Selon Olivier Galland (1996), l'absence de synchronie des seuils d'entrée dans l'âge adulte et l'effacement des frontières observé par plusieurs analystes témoignent de l'apparition d'une nouvelle classe d'âge, la jeunesse, et surtout de

l'apparition de nouveaux modes de socialisation caractérisés par l'expérimentation individuelle plutôt que par l'identification. Les témoignages analysés révèlent la présence parfois simultanée de ces nouvelles et anciennes conceptions chez les femmes dans la trentaine.

Sans pouvoir y déceler une parfaite coïncidence, nous croyons que la fluidité et la réversibilité des signes d'entrée dans l'âge adulte, observées dans les témoignages pour ce qui est de la fin des études et de l'intégration au travail, a sa contrepartie dans les étapes de formation d'une famille où se dessinent également des trajectoires précoces et d'autres plus tardives avec la gamme des aller-retour et des situations intermédiaires qui semblent gommer l'existence de seuils clairement repérables. Les trajectoires plus précoces renvoient dans l'ensemble au maintien d'une intégration familiale par la conjugalité et la maternité et où joue toujours une socialisation par identification. Ce modèle se manifeste davantage chez les filles de milieux populaires ou venant de régions où les transitions à l'âge adulte sont effectuées de façon plus précoce, qu'il s'agisse de l'entrée sur le marché du travail, du départ de la maison parentale, de la formation d'une union et de la première maternité. Si les choix de carrière et d'union ne sont pas irréversibles, le statut maternel l'est pour une large part. Surtout après des naissances multiples, les stratégies de maternité conditionnent et limitent les choix ultérieurs. Dans un contexte de démocratisation scolaire, la poursuite des études et le report des choix dans les autres trajectoires d'existence est une stratégie adoptée par les filles des milieux urbains appartenant à des classes moyennes et bourgeoises; elle est aussi retenue par quelques filles d'origine modeste, en particulier par celles qui ont connu une enfance difficile et rejettent le modèle de vie adulte observé dans leur enfance.

S'interroger sur les rituels maintenus ou réinventés et sur leurs fonctions renvoie aux significations des statuts et des relations dont ils expriment l'arrangement social. Le recours au mariage semble, dans certains cas, révéler tout autant les rapports intergénérationnels avec la famille d'origine que les rapports de couple. Mais plusieurs adhéraient au départ à une conception de l'intégration familiale passant par le mariage. De nouvelles significations associées ou non à des rites de conjugalité se dessinent dans ces discours, qui mériteraient plus d'attention.

À la métaphore des degrés et de la pyramide des âges balisant l'existence en des sociétés où l'on assigne les statuts d'après l'âge et le sexe, les discours recueillis substituent les images récurrentes du chemin de la vie et du voyage qui affleurent autour de la conjugalité et de la jeunesse. Cheminer côte à côte, voyager ensemble, partir chacun et chacune de son côté, prendre des chemins différents; telles sont les métaphores fréquentes exprimant une nouvelle conception des rapports interindividuels. Dans cet imaginaire, on associe davantage l'enfant au temps d'arrêt, aux retours à l'origine, parfois même à la réincarnation ou aux symboles naturels de vie, le jardin et les fleurs. Le voyage avec les enfants ou avec les adolescents et adolescentes demeure pourtant au centre des aspirations et est rattaché à certains rituels de conjugalité. C'est au cours de séparations liées au travail où l'un était au Sud et l'autre au Nord qu'une femme dit avoir éprouvé le désir de marquer par un mariage célébré dans la plus stricte intimité la mémoire enchâssée de leurs cheminements communs.

Denise Lemieux
INRS – Culture et société

RÉFÉRENCES

BAILLARGEON, Jean-Paul
1987 «Les mariages religieux, 1976-1987», *Recherches sociographiques*, 28, 2-3: 341-348.

BATTAGLIOLA, François, Maryse Jaspard et Elisabeth Brown
1993 «Le passage à l'âge adulte», *Informations sociales*, 30, «Générations»: 93-101.

BEAUJOT, Roderic, Ellen M. Gee, Fernando Rajulton et Zanaida R. Ravanera
1995 *La famille au long de la vie. La conjoncture démographique*. Ottawa, Statistique Canada, catalogue n° 91 543 F.

BERNIER, Léon
1996 «L'amour au temps du démariage», *Sociologie et sociétés*, XXVIII, 1, printemps: 47-61.

BERTAUX, Daniel
1980 «L'approche biographique. Sa validité méthodologique, ses potentialités», *Cahiers internationaux de sociologie*, LXIX, 2: 198-225.

BOURDIEU, Pierre
1982 «Les rites comme actes d'institution», *Actes de la recherche en sciences sociales*, 43: 58-63.

BOZON, Michel
1992 «Sociologie du rituel du mariage», *Population*, 2: 327-360.

CORBEIL, Christine, Francine Descarries, Carmen Gill et Céline Séguin
1994 «Perceptions et pratiques des mères en emploi. De quelques paradoxes», *Recherches féministes*, 7, 1: 96-124.

COURNOYER, Monique
1994 «Maternité biologique, maternité sociale», *Recherches féministes*, 7, 1: 73-94.

CUISENIER, Jean
1975 *L'art populaire en France: rayonnement, modèles et sources*. Fribourg, Office du livre.

DAGENAIS, Lucie France
1996 «La jeunesse, une construction du discours sociopolitique canadien de 1965 à 1989», *Sociologie et sociétés*, XXVIII, 1: 89-105.

DANDURAND, Pierre
1990 «Démocratie et école au Québec: bilans et défis», in Fernand Dumont et Yves Martin (dir.), *L'éducation 25 ans plus tard! Et après?* Québec, Institut québécois de recherche sur la culture: 37-60.

DANDURAND, Renée B.
1988 *Le mariage en question. Essai sociohistorique*. Québec, Institut québécois de recherche sur la culture.

DANDURAND, Renée B., Léon Bernier, Denise Lemieux et Germain Dulac
1994 *Le désir d'enfant: du projet à la réalisation*, rapport de recherche. Québec, Conseil québécois de la recherche sociale.

DESCARRIES-BÉLANGER, Francine
1980 *L'école rose... et les cols roses.* Montréal, Éditions Albert Saint-Martin.

DESROSIERS, Hélène et Céline Le Bourdais
1990 «La montée du travail à temps partiel féminin: une aide aux mères ou à l'emploi?» in *Femmes et questions démographiques. Un nouveau regard.* Québec, Les Publications du Québec: 27-51.

DUCHESNE, L.
1993 *La situation démographique au Québec*. Québec, Les Publications du Québec.

ERIKSON, Erik H.
1972 *Adolescence et crise. La quête de l'identité*. Paris, Flammarion.

FERRAROTTI, Franco
1983 *Histoire et histoires de vie. La méthode biographique dans les sciences sociales*. Paris, Librairie des Méridiens.

GALLAND, Olivier
1984 «Précarité et entrée dans la vie», *Revue française de sociologie*, XV: 49-66.

GALLAND,Olivier
1985 «Formes et transformations de l'entrée dans la vie adulte», *Sociologie du travail*, XXVII, 1: 32-52.

GALLAND, Olivier
1996 «L'entrée dans la vie adulte en France. Bilan et perspectives sociologiques», *Sociologie et sociétés*, XXVIII, 1, printemps: 37-46.

GAUTHIER, Madeleine
1994 *Une société sans les jeunes?* Québec, Institut québécois de recherche sur la culture.

GIDDENS, Anthony
1994 *Modernity and Self-Identity. Self and Society in the Late Modern Age.* Stanford, Stanford University Press.

GIELE, Janet Zollinger
1980 «Adulthood as Transcendance of Age and Sex», in Neil J. Smelser et Erik H. Erikson (dir.), *Themes of Work and Love in Adulthood.* Cambridge, Harvard University Press: 151-173.

KAUFMAN, Jean-Claude
1992 *La trame conjugale, analyse du couple par son linge.* Paris, Nathan.

KEMPENEERS, Marianne
1992 *Le travail féminin. Analyse démographique de la discontinuité professionnelle des femmes au Canada*. Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal.

KEMPENEERS, Marianne et Marie-Hélène Saint-Pierre
1992 «Discontinuités professionnelles et charges familiales» in Renée B. Dandurand et Francine Descarries (dir.), *Mères et travailleuses. De l'exception à la règle.* Québec, Institut québécois de recherche sur la culture: 45-75.

KLAPISH-ZUBER Christiane
1990 *La maison et le nom. Stratégies et rituels dans l'Italie de la Renaissance*. Paris, École des hautes études en sciences sociales.

KOHLI, Martin
1986 «Social Organization and Subjective Construction of the Life Course», in Aage B. Sorensen, Frantz E. Weinert et Lonnie R. Sherrod (dir.), *Human Development and the Life Course. Multidisciplinary Perspectives.* Hillsdale (NJ), Lawrence Erlbaum Associates: 271-291.

LANGEVIN, Annette
1984 «Régulation sociale du temps fertile des femmes», in *Le sexe du travail*. Grenoble, Presses de l'Université de Grenoble: 97-111.

LAPIERRE-ADAMCYK, Évelyne, T.R. Balakrishnan et Karol J. Krotki
1987 «La cohabitation au Québec, prélude ou substitut au mariage? Les attitudes des jeunes Québécoises», in Renée B. Dandurand (dir.), *Couples et parents des années quatre-vingt.* Québec, Institut québécois de recherche sur la culture: 27-46.

LEMIEUX, Denise
1987 «Visions des jeunes, miroirs des adultes. Quelques points de vue des adultes sur la jeunesse», in Fernand Dumont (dir.), *Une société des jeunes?* Québec, Institut québécois de recherche sur la culture: 61-76.
1990 «Lieux de sociabilité de la jeunesse et changements socio-culturels dans la formation des couples (1880-1949)», in Roger Levasseur (dir.), *De la sociabilité. Spécificités et mutations.* Montréal, Boréal Express: 137-152.
1994 «La condition féminine», in Fernand Dumont *et al.* (dir.), *Traité des problèmes sociaux*. Québec, Institut québécois de recherche sur la culture: 473-497.

LEMIEUX, Denise et Léon Bernier
1994 «La transmission intergénérationnelle dans l'expression des projets de procréation ou de leur report: une approche qualitative des changements démographiques au Québec», *International Journal of Canadian Studies/Revue internationale d'études canadiennes*, numéro hors série, hiver: 85-102.

LEMIEUX, Denise et Lucie Mercier
1989 *Les femmes au tournant du siècle, 1880-1940. Âges de la vie, maternité et quotidien*. Québec, Institut québécois de recherche sur la culture.
1992 «La formation du couple et ses rituels: l'analyse des changements de la période 1950-1980, à travers les récits de vie», in G. Pronovost (dir.), *Comprendre la famille*, Actes du Premier Symposium de recherche sur la famille. Sainte-Foy, Presses de l'Université du Québec: 53-72.

LÉRIDON, H.
1995 *Les enfants du désir.* Paris, Juilliard.

MARTIN-FUGIER, Anne
1987 «Les rites de la vie privée bourgeoise», in Philippe Ariès et Georges Duby (dir.), *Histoire de la vie privée*, 4. Paris, Éditions du Seuil: 193-261.

MAYER Karl Ulrich et Walter Müller
1986 «The State and the Life Course» in Aage B. Sorensen, Frantz E. Weinert et Lonnie R. Sherrod (dir.), *Human Development and the Life Course. Multidisciplinary Perspectives*. Hillsdale (NJ), Lawrence Erlbaum Associates: 217-245.

MÉTRAL, Marie-Odile
1977 *Le mariage. Les hésitations de l'Occident*. Paris, Aubier.

MEYER, John W.
1986 «The Self and the Life Course: Institutionalization and its effects», in Aage B. Sorensen, Frantz E. Weinert et Lonnie R. Sherrod (dir.), *Human Development and the Life Course. Multidisciplinary Perspectives*. Hillsdale (NJ), Lawrence Erlbaum Associates: 199-216.

MODELL, John, Frank F. Furstenberg Jr et Theodore Hersberg
1976 «Social Change and Transitions to Adulthood in Historical Perspective», *Journal of Family History*, 1, automne: 7-33.

PITROU, Agnès
1982 «Pluralité des calendriers, unité du cycle de vie», in *Les âges de la vie*, Actes du VIIe Colloque national de démographie. Paris, PUF: 15-24.

RAJULTON, Fernando et Zenaida R. Ravanera
1995 «Trajectoire de vie des familles canadiennes: changements, tendances et interactions», in Roderic Beaujot *et al., La famille au long de la vie. La conjoncture démographique*. Ottawa, Statistique Canada, catalogue n° 91 543 F: Chapitre 4.

RAVANERA, Zenaida R.
1995 «Portrait de la vie de famille des jeunes adultes», dans Roderic Beaujot *et al.*, *La famille au long de la vie. La conjoncture démographique*. Ottawa, Statistique Canada, catalogue n° 91 543 F: 9-39.

ROCHON, M.
1989 «La vie reproductive des femmes aujourd'hui. Le cas du Québec», *Cahiers québécois de démographie*, 18, 1: 15-59.

ROUSSEL, Louis
1989 *La famille incertaine*. Paris, Éditions Odile Jacob.

SEGALEN, Martine
1993 «Mariages en Poitou», *Informations sociales*, 30: 72-86.

SEGALEN, Martine et Michelle Salitot
1995 «Comment étudier et expliquer les variations des rituels de mariage? Le cas du Poitou», in Gérard Bouchard et Martine Segalen (dir.), *Dynamiques culturelles interrégionales au Québec et en France. Construction d'une enquête*. Chicoutimi, Institut interuniversitaire de recherches sur les populations: 181-200.

STEVENS, David A.
1990 «New Evidence on the Timing of Early Life Course Transitions: The United States 1900 to 1980», *Journal of Family History*, 15, 2: 163-178.

VERDIER, Yvonne
1979 *Façons de dire, façons de faire: la laveuse, la couturière, la cuisinière*. Paris, Gallimard, Coll. «Bibliothèque des sciences humaines».